

Brouillage de l'écriture et séparation des langues

L'écriture s'est (...) tenue tout d'abord en étroite proximité avec l'univers des images. Les pictogrammes figurent le sens à communiquer en prenant appui sur des stylisations de choses, lesquelles ont pu se composer par la suite, vers les idéogrammes (puis leur formalisation cunéiforme), grâce aux dérivations du sens primaire. Par là, les idéogrammes s'appuient sur la signification iconique jusqu'à réaliser l'unité proprement symbolique d'un signe désignant son objet. Mais cette puissance désignative du symbole restait épaulée par un substrat d'évocations associatives.

Il est possible que les lettres des alphabets modernes recèlent une idéographie résiduelle; que chaque lettre singulière renvoie donc secrètement à un symbole antérieur, lui-même originellement formé par intégration de valeurs iconiques. Mais l'orientation de l'écriture vers les phonogrammes rend difficile la restitution d'une telle filiation qui remonterait de l'écriture alphabétique aux pictogrammes, en allant rechercher dans les lettres qui composent les mots de nos lexiques des traces d'idéogrammes anciens intégrant eux-mêmes des valeurs initialement signifiées par des pictogrammes.

La difficulté vient en effet de ce que les phonogrammes, matière de l'écriture alphabétique, résultent d'une utilisation purement phonétique de signes idéographiques simplifiés qui n'ont pas de rapport sémantique avec l'objet à signifier. Par rapport aux idéogrammes, ils n'avaient sans doute au départ qu'une fonction d'appui à titre de « déterminatifs », exposants d'explicitation redondants ou simples « compléments phonétiques ». Mais dans la mesure où le graphisme, progressivement, s'indexait sur les phonèmes, disparaissait du symbole le rappel iconique du signe écrit à la chose signifiée, partant, l'intelligibilité universelle de l'écriture.

La Chute de Babel est ce brouillage de l'intelligibilité iconique universelle des idéogrammes par l'invasion des phonogrammes, le mythe condensant en un seul événement le long processus qui fit perdre le fil de la conservation des icônes dans les symboles, tout en scellant le principe de la séparation des langues écrites, dont chacune est désormais strictement appropriée à la langue parlée de référence.

L'hypothèse d'une filiation est pourtant séduisante. Si elle était vérifiée en ce qui concerne nos alphabets, elle pourrait nous suggérer un canevas pour comprendre la formation du sens commun « moderne » comme une histoire de l'intégration des grammaires. Notre grammaire officielle, celle qui nous est bien connue par son concept scolaire, ne serait plus regardée comme étrangère ou contraire aux grammaires archaïques des associations iconiques et des imputations judiciaires (qui en dérivent pour la pratique). Elle les conserverait plutôt en les assignant à certains genres. Ceux-ci, certes, ne sont plus la voie royale de la compréhension du monde, mais ils retiennent au moins une substance des projets sémantiques que ces grammaires, à présent, privées et officieuses, voire, ésotériques, apocryphes au sens ancien du mot, et réfugiées dans la demeure de l'inconscient, avaient cependant permis d'ébaucher, en balisant à leur manière des grandes voies d'interprétation commune de l'expérience vécue.

Extrait de **Jean-Marc FERRY**,
Les grammaires de l'intelligence, Cerf, 2004, p. 29-30.